

Le Greenwashing

Prologue

Autrefois, elle était une druidesse bienveillante et l'amie de tous les vivants. Lorsqu'elle s'opposa à la destruction de la forêt, l'habitat d'innombrables créatures, les hommes la maltraitèrent et laissèrent la protectrice de la vie pour morte. Son essence, cependant, se glissa dans l'autre monde pour y demeurer, au-delà du temps et de l'espace, dans une sombre détermination. Les dieux intemporels de la planète vivante, loin de pardonner, donnèrent à l'esprit de mort en colère de la druidesse le pouvoir de revenir. A Samhain, lorsque le voile entre les dimensions se lèverait, le moment viendrait.

I : La grande transformation

La splendeur autrefois florissante et vivante de la forêt druidique et sa destruction avaient depuis longtemps disparu de la mémoire fugace des hommes. Comme tant d'autres choses, le souvenir de ce crime s'est perdu dans les profondeurs obscures de l'océan du temps. A la place d'une nature vivante s'élevait une cité d'immeubles désolée, habitée par les parias d'un système malade, qui végétaient comme des zombies dans leur absence de perspectives. L'architecture était un monument sinistre de la cupidité et de l'insouciance humaines, tandis qu'une atmosphère oppressante de désespoir et de destruction régnait dans les rues sales, reflétant la souffrance oubliée de la nature.

Dans ce royaume de l'ombre créé par l'homme, Jean Ursus menait une existence misérable dans une tour délabrée de vingt étages. Comme beaucoup d'autres, le vieil homme faisait partie des oubliés d'une société impitoyablement avide de profit, qui vivaient tant bien que mal de la charité publique. Dans le passé, Jean avait travaillé pour un salaire modeste chez un employeur clérical, qui n'était toutefois pas très regardant sur les principes de sa religion chrétienne et qui avait jeté son travailleur assidu sur le marché du travail comme un vulgaire déchet lorsque celui-ci avait eu des problèmes de santé grâce à des conditions de travail plus qu'humaines. C'est ainsi qu'il est tombé dans les griffes d'un système pervers qui abandonnait les vrais nécessiteux, mais qui offrait aux fraudeurs de meilleures conditions de vie qu'à bien des membres de la population active.

L'appartement de Jean était une triste oasis de décrépitude et de solitude, où fleurissaient la moisissure noire et les rêves brisés. Le premier a conduit sa femme bien-aimée à l'hôpital, où des médecins incompetents et une médecine à trois vitesses, où les pauvres étaient plutôt considérés comme une charge gênante ou des rats de laboratoire, ont coûté la même chose à l'amour de sa vie.

Malgré les conditions inhumaines de ce logement loué à prix d'or et dont le loyer était payé par des institutions publiques corrompues et dépensières à un généreux requin de l'immobilier, il représentait néanmoins pour Jean une sorte de refuge auquel il aspirait désormais.

Outre le charme morbide de cette cité d'immeubles délabrée, qui se reflétait dans les fenêtres brisées et les façades défraîchies, il aperçut maintenant deux membres des 'Crazy Homocides' sur le chemin du seul kiosque fortifié de la banlieue. Dans cet environnement empreint d'une sombre criminalité, même le prudent Ursus ne pouvait échapper à l'ombre qui s'étendait sur tout, telle une obscurité étouffante. Les deux membres du gang, Ibrahim Al Ahmaq et Charles Pissel, marqués par une aura lugubre, se mirent en travers du chemin du vieil homme avec un large sourire qui exprimait un mépris et une dérision complets.

Ibrahim, un beau garçon intelligent avec une pointe d'arrogance, s'est présenté devant Jean Ursus. Son sourire était comme un masque derrière lequel se cachaient de sombres intentions.

«Eh bien, qu'avons-nous ici ? », commença-t-il avec une gentillesse feinte. «Un vieux schnock solitaire sur notre territoire, c'est ce que j'appelle être courageux. Dans ce quartier délabré, il est facile de se faire attaquer ou même tuer. Tu as l'air de ne pas avoir besoin d'ennuis, et je suis sûr que nous pouvons t'aider à les éviter. Au fait, as-tu déjà payé le tribut ? »

Charles, une brute au quotient intellectuel digne d'un giganthrope, grogna en guise d'approbation et ajouta avec la finesse d'une masse : «Oui, on pourrait vraiment 'remonter le moral' de cette vieille épave, Ibrahim. Comme avec le Juif de la

semaine dernière, qu'on a massacré parce qu'il avait une drôle de tête ! «

L'élément qui liait Al Ahmaq et Pissel, que ses amis appelaient aussi Charlie le nazi, était sans aucun doute l'antisémitisme extrême des deux.

Jean, entouré des ombres menaçantes des deux en général et de l'odeur de matière fécale du moins hygiénique Nazi- Charlie en particulier, a tenté de désamorcer la situation.

«S'il vous plaît, messieurs, je n'ai pas grand-chose, mais je peux vous donner ce que je possède ».

Sa voix était calme, mais son cœur battait fort sous l'effet de la peur. Pendant un moment, un silence pesant s'est installé, finalement brisé par le rire sardonique d'Ibrahim. Bien que Pissel, tel un gorille atteint de la maladie d'Alzheimer, ne sache pas exactement pourquoi son camarade s'est mis à rire, il s'est tout de même joint à lui en grognant comme un cochon.

Les mains tremblantes, Ursus sortit sa bourse déchirée et la tendit finalement à Al Ahmaq, qui la reçut avec une révérence moqueuse et la vida avidement. Une fois son forfait accompli, Ibrahim jeta négligemment la bourse et se tourna vers sa victime en secouant la tête.

«Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me traites avec un tel manque de respect ? Tu ne vas tout de même pas sérieusement me laisser me débrouiller avec quelques sous, n'est-ce pas ? J'aimerais bien faire preuve de clémence envers un clochard délabré comme toi, mais ce ne serait pas juste pour les autres ! Charlie, je crois que ce type a besoin d'une leçon » !

Charlie le nazi a serré les poings et s'est approché de manière menaçante.

«Ouais, et si tu ne coopères pas, tu vas le regretter ».

L'atmosphère était tendue, les mots étaient suspendus au-dessus de la tête de Jean comme une épée de Damoclès. Il était conscient de ses chances de s'échapper ou même de se défendre. Il ne pouvait pas espérer obtenir de la pitié de la part de ses bourreaux, il ne voyait donc qu'une seule possibilité d'échapper à son destin.

«Je sais où il y a des choses à prendre. De l'argent, des bijoux et d'autres choses de réelle valeur » !

Imperturbable, plein d'une anticipation primitive et brutale, le stupide donneur de leçons s'approcha de son souffre-douleur tremblant, tandis qu'Ibrahim ricanait joyeusement. Mais juste avant que Pissel n'atteigne sa victime, son acolyte a ressenti le besoin d'interrompre cette forme particulière d'entraînement de boxe.

«Stop Charlie, au pied ! Écoutons qui le vieux veut livrer au couteau ».

L'homme de main brutal quitta à contrecœur sa victime et rejoignit son maître, conformément aux ordres.

«Eh bien, vieux traître, parle ! »

Ursus se détestait pour cela, mais dénonçait maintenant d'une voix tremblante tous ses voisins dont il supposait qu'ils possédaient encore de modestes biens datant de temps meilleurs. Tandis que Charlie le nazi se tenait là, avec son habituel visage stupide et inexpressif, Al Ahmaq écoutait l'informateur avec un grand sourire. Finalement, celui-ci arriva à la fin de sa sordide confession.

D'un geste autoritaire, Ibrahim a fait taire le colocataire de bidonville délabrés, avide de renseignements.

«Tu es un vrai Judas, alors... »

«Quoi, c'est un juif ! Je vais le tuer ! »

D'une voix stridente, Nazi-Charlie interrompit son chef et se prépara à achever son projet inachevé.

«Idiot, tu ne l'écraseras pas avant que je te le dise ! »

Confus, Pissel fixa son acolyte qui l'avait réprimandé assez brutalement. Pour donner plus de poids à son ordre, Ibrahim a donné une gifle retentissante à son camarade qui avait réagi trop vite. Comme un chien battu, Nazi-Charlie attendait les prochaines instructions de son chef en baissant les yeux.

«Maintenant, mon vieux, cela ne nous suffit pas ! Mais, Allah aime les miséricordieux ! Si tu me montres ton respect, peut-être que je t'épargnerai ».

Désespéré, Ursus tomba à genoux et balbutia des paroles de supplication en demandant pardon. Même si le vieil homme savait mieux que quiconque que ses supplications auprès des deux voyous étaient vaines, il osa tout de même solliciter leur compassion. Les yeux de Jean imploraient la compréhension, tandis que ses paroles se perdaient dans l'obscurité comme un dernier cri de désespoir.

Ibrahim était rempli d'une joie sadique et ne put réprimer un sourire méprisant en observant les tourments du vieil homme.

«Oh, comme c'est touchant », se moqua-t-il avec une gentillesse feinte. «Mais tu ne comprends pas, vieux pet. Tes gestes d'humilité et tes larmes ne signifient rien pour moi. Ce qui m'amuse, c'est de te voir souffrir. Mais continuez ! J'adore vous voir mendier, chiens d'infidèles » !

Le requérant a finalement compris que sa situation était désespérée et s'est levé. Conscient qu'il n'avait plus rien à perdre, l'homme qui avait disparu depuis longtemps se réveilla en lui.

«Vous êtes de lâches scélérats qui vous en prenez aux plus faibles », s'exclama Ursus, la voix tremblante de colère et de peur. «Vous recevrez votre punition pour vos actes, tôt ou tard ».

Pissel, dont l'esprit fasciste ne supportait pas la provocation, avait l'intention de se jeter sur le vieil homme.

«Pas si vite, espèce de troglodyte », dit Ibrahim d'un ton impérieux et avec un sourire malicieux. «Comme il lui a visiblement poussé des couilles, nous allons le laisser parler encore un peu. Quand je te l'ordonnerai, tu pourras en finir avec ce vieux con ».

Le nazi Charlie, qui dans sa simplicité prenait ce salut d'homme des cavernes comme un compliment, claqua les talons de ses bottes de springer et leva la main droite pour saluer.

«Fils de putes lâches, si j'étais plus jeune, je vous ferais bouffer votre merde. Alors allez, bande de bâtards, faites ce que vous avez à faire ».

Dans l'attente des événements désagréables qui allaient se produire, Jean se taisait. Une atmosphère fantomatique, semblable à une brume chuchotante d'un malheur sombre et imminent, imprégnait les structures délabrées du bidonville. En souriant méchamment, Ibrahim leva son bras droit pour donner le signal du massacre au nazi.

Cependant, Jean ne se rendait plus vraiment compte de tout cela, car son attention était détournée par l'anomalie spatiale qui venait de se former derrière ses bourreaux sous la forme d'une sorte de portail d'une noirceur extrême. Son cœur se mit à battre à toute vitesse d'horreur lorsqu'il sentit le vide inimaginable qui se trouvait derrière. «Regardez ! », cria-t-il d'une voix paniquée. «Derrière vous ! »

Ibrahim a réagi par un rire moqueur auquel s'est joint l'idiot de nazi Charlie.

«Tu ne sauveras pas ta peau avec ce truc débile, mec. Charlie, fais-lui sa fête à cette vieille épave ».

Mais avant que le sbire ne puisse exécuter l'ordre de son maître, les deux voyous sentirent le froid glacial qui émanait du portail noir. Alors que Pissel continuait à ricaner bêtement en ignorant tout, Ibrahim se retourna.

«Mais qu'est-ce que c'est ? »

«Quoi, Ibrahim ? »

«Tourne-toi, abruti ! »

La créature de l'ombre sortit de la porte entre les dimensions. Cette fois, cela ne durerait pas, mais le temps du retour définitif était proche. Une aura de pouvoir ancestral entourait la druidesse mort-vivante. Tandis que son patron gardait un silence confus, le nazi primitif Charlie n'en ressentait rien et proclamait haut et fort sa sagesse.

«Qu'est-ce que tu veux, espèce d'idiote ? Tu veux que je te baise ou que je te mette un coup de poing dans la bouche » ?

La druidesse hacka avec facilité les structures cérébrales peu complexes des deux voyous. Un rire moqueur s'échappa de ses lèvres alors qu'elle pénétrait dans leur monde mental stupide et primitif.

Face à cette situation étrange, Al Ahmaq décida d'attendre et de décider ensuite s'il devait se battre ou battre en retraite.

Cependant, il avait fait le calcul sans cet idiot de Charles qui, profondément touché dans son honneur masculin douteux par le rire des femmes, s'appêtait à punir l'auteur de l'impertinence féministe. Mais avant que Charlie le nazi ne puisse lancer sa guerre d'attaque contre la druidesse, celle-ci fut soudain entourée d'une lumière bleue étincelante qui laissa pantois même le fasciste le moins doué mentalement. Encore ébloui par ce spectacle, un grand grognement fit tourner les deux héros de la banlieue en direction d'Ursus.

Au lieu d'un vieil homme impuissant, ils se sont retrouvés face à un énorme ours des cavernes qui s'est précipité sur eux.

Paralysés par l'effet de surprise, les deux membres de la bande ont subi un sort cruel sous la forme de coups de patte brutaux et amputants, qui ont finalement envoyé le crâne creux de Nazi-Charlie dans une poubelle voisine. Le lecteur gardera à l'esprit qu'une fuite ou une résistance de nos deux anti-héros aurait très probablement été inutile.

La druidesse observa la scène avec un sourire moqueur sur son visage de mort-vivant, qui laissa place à une expression de

profonde satisfaction une fois que les deux bandits de fortune eurent été découpés avec succès. Le voile entre les dimensions s'abaissa une dernière fois et le portail ainsi que la voyageur morts-vivant disparurent aussi brusquement qu'ils étaient apparus, tandis que Jean reprenait sa forme humaine en toute hâte.

Ursus contempla avec horreur les restes des deux brutes, tandis que son esprit s'efforçait de saisir le souvenir de son existence en tant que monstre-ours. Mais comme un rêve obscur, le souvenir s'estompa et il resta avec la sinistre certitude que quelque chose d'inexplicable s'était produit.

Finalement, submergé par la panique et la confusion, le vieil homme a fui la scène du crime et s'est réfugié dans son appartement délabré. Il a fermé la porte derrière lui, comme pour se protéger d'une menace invisible, et s'est barricadé dans sa propre prison de peur et de solitude.

La pensée de la police s'est imposée à son esprit, mais le désir de ne pas risquer d'autres ennuis a prévalu. Jean n'osait pas informer les autorités, de peur des conséquences létales qu'un habitant du bidonville risquait s'il enfreignait la loi du silence. De plus, les forces de l'ordre préféraient rester passives face à d'éventuels délits dans les quartiers pauvres et y être le moins présentes possible, car elles concentraient leurs forces sur la protection des quartiers chics contre la foule moins aisée et sur les leçons de violence d'État à donner aux manifestants querulents et non conformes au gouvernement.

Tout en buvant une bonne gorgée d'une bouteille d'alcool bon marché, Ursus pensa à la terreur inconnue qui se cachait dans ce désert inhumain de crimes architecturaux.

II: La déesse de la mort de tous les cochons

Big Mike, le chef des „Crazy Homicides“ et un tueur extrêmement violent, avait du mal à cacher sa peur. La nouvelle de la mort inhabituelle de ses deux subordonnés n'avait pas du tout réjoui Bertá Bochette, également connue sous le nom de „Ma Barker“ de Bidonville. Après avoir donné un grand coup de pied à son fidèle berger allemand Dietmar - dixième du nom - qui se trouvait à portée de main, la mère du gang s'est approchée de son subordonné d'un air menaçant.

«Petit con, tu me dis qu'Ibrahim et cet abruti de pisseux ont été éliminés sans que les autres clochards s'en aperçoivent ? Tu ne vas pas te moquer de moi ? Tu veux peut-être visiter mon abattoir » ?

La voix stridente de Ma Barker résonna dans une disharmonie furieuse. Ce qui venait d'être dit fit trembler le titan Mike comme un petit garçon, car la monstrueuse Bochette avait l'habitude de faire disparaître dans sa boucherie, au moyen d'un hachoir à viande, les contemporains désagréables qui étaient en général encore en vie pendant la charcuterie. Il n'était pas difficile de savoir, en voyant les offres spéciales dans la boucherie de Bertá, si un autre malheureux avait été touché.

«Excusez-moi, chef, mais nous avons interrogé les habitants en détail et vraiment personne n'a rien vu ni entendu ».

Avec des regards implorants et une voix tremblante, le chef de bande brutal a tenté d'obtenir le pardon de Bertá. Celle-ci, cependant, s'est lancée dans de nouveaux exploits psychopathiques et a sorti furieusement l'un de ses nombreux couteaux de boucherie d'un tiroir maculé de sang.

«Espèce de mauviette ! Alors tu aurais dû les laisser torturer jusqu'à ce qu'ils parlent ou qu'ils soient cassés. Tu veux que je te montre comment on fait ? Déballe maintenant ton misérable pénis et pose-le sur la table ».

Horrifié, le chef de gang dur à cuire tomba à genoux, pensant avec horreur au sort cruel de son prédécesseur complètement castré.

«S'il vous plaît, chef, j'ai même coupé les oreilles d'une vieille salope. Ils ne savent vraiment rien, je le jure. Ibrahim et cet imbécile de nazi sont vraiment dans un sale état. Peut-être que la police devrait mieux s'occuper d'eux ! C'était sûrement un psychopathe, et les chefs de la police adorent se faire passer pour des chasseurs de monstres devant la presse » !

«QUOI ! Tu veux courir chanter à la police ? Mais les oiseaux morts ne chantent pas quand on les tue » !

Les yeux pétillants de joie sadique, la tueuse de cochons par passion a retourné la tête de Big Mike et a appliqué son couteau de boucher souvent utilisé sur sa gorge.

«C'était juste une blague ! S'il te plaît, Domina, je paierai le triple du prix du sang. Je peux l'obtenir » !

Un argument aussi fort a eu un effet tout à fait apaisant sur la grosse bouchère, qui a épargné sa victime avec un soupir de déception semblable à celui d'un éléphant.

«Bien, 6000 dollars espéranto ! Je suis vraiment trop bon pour ce monde. D'ici demain, tu m'auras remis l'argent ou je

viendrai faire un massacre à domicile ».

Le gangster dur à cuire qui avait échappé à son destin a eu un frisson dans le dos en pensant à ses contemporains massacrés à domicile par sa patronne. Comparé à la cruauté de ces événements mortels, le dernier meurtre de l'éventreur dans le Londres victorien faisait penser à une douce euthanasie.

Pensive, Ma Barker, apaisée, jouait avec son cher couteau de boucher et lançait des regards perfides à son subordonné toujours agenouillé.

«Heureca ! Ce doit être ce satané Kara Mustafa ! Cette saloperie et ses seldjoukides veulent nous supplanter depuis longtemps et ils sont passés aux choses sérieuses. Putain d'enculés, ils vont payer » !

Big Mike doutait que le chef de la mafia seldjoukide ait quelque chose à voir avec la fin malheureuse de ses deux collaborateurs, mais il préférait ne pas faire part de ses réflexions à Bertá, enragée.

«Les pourceaux, je les exterminerai ! »

Furieuse, la chef de bande jeta son cher couteau et l'utilisa pour tuer Dietmar qui, intimidé, s'était réfugié dans son panier.

Laissant le long couteau dans le chien qui, par hasard, portait le nom de son époux brutalement décédé, elle ouvrit furieusement son armoire antique et en sortit sa chère tronçonneuse avec laquelle elle abattit, dans un accès de rage et en un temps record, 600 cochons en une journée, comme on disait dans les milieux informés.

Avec un rire psychopathique, Ma Barker mit en marche son instrument de meurtre préféré et s'approcha de son valet de pied de haute taille avec une lueur de malheur dans ses yeux de cochon. Celui-ci poussa un cri de petite fille et s'apprêtait déjà à fuir lorsque la grosse Bertá éteignit la tronçonneuse ensanglantée.

«Petit merdeux, tu as de la chance que je passe une bonne journée et que tu sois un avorton ridicule ! », a grogné Ma Baker avec une lueur extrêmement amusée dans les yeux. «Va rassembler les gars. Nous avons encore quelques comptes à régler, et la mafia seldjoukide va le payer de son sang. Par Ormi, le dieu mort de tous les porcs stupides, j'aurai la tête de ce maudit Kara Mustafa ».

Big Mike déglutit difficilement et acquiesça docilement. «Oui, maîtresse », répondit-il d'une voix tremblante. «Je vais immédiatement m'assurer que tout est prêt ».

«Tu as deux heures ou tu seras le premier protagoniste du massacre à la tronçonneuse de Bidonville ! »

Ma Baker affichait un sourire diabolique en pensant au carnage à venir. Les rues seraient bientôt imprégnées de sang et de chaos, et elle serait à la tête, prête à affirmer sa place de reine folle du crime.

III : Le retour

Les sœurs Coll quittèrent leur appartement crasseux dans le bloc bleu délabré de la cité bidonville de Carenz Baraques. Le couloir sombre de l'étage ressemblait à un fanal de cauchemars oubliés, où les ombres étaient tapies et où tout espoir était mort depuis longtemps.

«Tina, tu crois qu'on peut laisser maman comme ça ? Peut-être devrions-nous au moins l'allonger sur le canapé ? », murmura Gina, sa voix n'étant plus qu'un souffle dans le sombre silence.

Comme toujours, la génitrice alcoolique des sœurs s'était effondrée en état d'ébriété dans la cuisine de son logement, après avoir longuement vomi. Comme d'habitude, l'odeur du vomi et du désespoir flottait lourdement dans l'air moisi de l'appartement loué, qui ressemblait plus à un tombeau crasseux qu'à une habitation humaine.

«Gina, petit agneau, nous devrions laisser la vieille. Elle recommence déjà à stresser dès que tu la réveillés de ses doux rêves avec 99 jeunes hommes », rétorqua Tina avec un rire amer qui résonnait dans l'obscurité comme le cri d'une âme perdue.

Les sœurs continuèrent à avancer dans le couloir lugubre, leurs pas à peine audibles sur le linoléum gras. Elles arrivèrent enfin à la porte de l'ascenseur, dont la vue évoquait le portail d'un enfer pourri, où l'on pouvait abandonner tout espoir.

«Alors, les salopes en chaleur, où va-t-on ? »

Pendant ce temps, Pierre Bélier, affectueusement appelé „Peeping Fuzzy“, était sorti d'une des unités d'habitation qui ressemblait plutôt à la grotte puante d'un homme de Neandertal. Conformément à son surnom, ce personnage vraiment peu attirant aimait regarder sans se faire remarquer. Tandis que son regard avide jaugeait les sœurs comme des proies, il passa ses doigts velus dans sa chevelure grasse et étira son corps corpulent d'un air de défi.

«Eh bien, que diriez-vous d'une petite fête chez moi ? J'ai la meilleure came au sud de Port-Réal ! », couina Fuzzy d'un ton baveux et avec un sourire dégoûtant qui laissait apparaître ses dents pourries.

«Va te faire voir, voyeur ! Si tu ne pars pas tout de suite, tu vas entamer un voyage dont personne n'est jamais revenu ! Peut-être que je te donnerai aussi une balle en or ».

Les mots sifflés de Gina et son regard dur intimidèrent tellement le voyeur qu'il se retira dans son trou puant, tremblant de peur de tout son corps, accompagné par les rires stupides de la dodue Gina.

Tina, elle, est restée silencieuse et a appuyé plusieurs fois sur le bouton de l'ascenseur, qui s'est finalement illuminé d'un jaune vacillant. Pendant ce temps, sa sœur, peu dotée de capacités cognitives, avait largement maîtrisé sa crise d'hilarité et se sentait obligée de commenter cet événement déplaisant avec sa manière habituelle.

«Quel type répugnant ! Je vais devoir dire quelque chose à Big Mike pour qu'il s'occupe de ce type ».

«Mon Dieu, cet abruti ! Il n'en a rien à faire du voyeur ! », Tina leva les yeux au ciel, agacée.

Gina, une expression exaltée et indignée sur le visage, regarda sa sœur d'un air réprobateur. «Tu es juste jalouse ! Mikey n'aime que moi et pas les 50 autres meufs qui lui courent après. Il va montrer à ce type ce qu'il faut faire ! Tu sais, Tina, Big Mike est tout simplement incroyable. Il a ce charisme brutal, mais en quelque sorte sexy ».

Tina poussa un profond soupir et interrompit sa sœur d'un ton qui oscillait entre la résignation et la patience irritée. «Gina, je t'ai déjà dit mille fois que Big Mike est un parfait idiot. Son gang a peut-être un peu de pouvoir, mais lui-même n'est rien d'autre qu'une brute creuse sans esprit, qui saute quand Ma Barker le regarde de travers ! Mieux vaut que je m'occupe moi-même de notre voyeur. On verra bien s'il est toujours aussi insistant sans son zizi ».

L'ascenseur arriva enfin à l'étage et les portes s'ouvrirent dans un grincement lancinant. Mais au lieu de l'intérieur délabré d'un ascenseur négligé auquel ils s'attendaient, c'est un paysage étrange qui s'étendait devant eux. Une taïga aux arbres enneigés et à l'air glacial s'étendait, un contraste choquant avec le triste quartier d'immeubles. De ce monde étrange, une silhouette s'approchait lentement, comme si elle venait d'une époque révolue.

Gina fixa la scène devant eux, perplexe, et fit une remarque digne de son niveau intellectuel : «C'est une putain de forêt de sapins de Noël ou quoi ? »

Tina, qui a réagi rapidement, a sorti son couteau à cran d'arrêt et s'est préparée à un éventuel combat, tout en observant l'apparition en silence et à l'affût. Mais avant que la confrontation n'ait lieu, la druidesse fit un geste mystérieux et les deux sœurs se transformèrent en louves surdimensionnées.

La druidesse, désormais définitivement entrée dans ce monde, était fidèlement escortée par les sœurs Coll transformées. Leur présence apportait un calme inquiétant alors qu'elle arpentait les couloirs déserts de la cité perdue des hauts immeubles, à la recherche d'autres âmes à transformer en son armée magique de la nature.

La flamme des ténèbres absolues flambait dans son cœur alors qu'elle affrontait le destin dans ce monde perdu.

IV : La bataille de la « pomme d'or »

Cachée dans la ruelle sombre de Kahlenberg, à proximité du restaurant de kebab, Ma Baker avait mis en place sa bande d'assassins fous et regardait avec une rage folle la voiture de police garée devant le magasin. La folle bouchère de porc a supposé que la mort brutale de ses employés était due à une nouvelle sorte d'entente entre le chef de la mafia seldjoukide, Kara Mustafa, et le chef de police avide, Louis Q. Bourbon.

« Probablement », a supposé la bouchère malade mentale d'un ton criard,

« Mustafa avait-il doré le cul de ces salauds de flics pour avoir les mains libres contre nous ! »

La chef de gang folle s'est littéralement déchaînée et s'est lancée dans une philippique délirante dont le contenu, bien que difficilement compréhensible pour une personne à peu près saine d'esprit, a rempli ses fidèles d'un mélange inquiétant de crainte et d'admiration. Finalement, le discours délirant de la tueuse de cochons psychopathe touchait à sa fin.

« Ainsi nous baignerons dans le sang, maudits fils de pute ! », cria Ma Barker tandis que l'écume s'échappait de sa bouche en grosses gouttes. «Le jour du massacre et de la vengeance est enfin arrivé. Nous ne laisserons pas ces flics se foutent de nous ! Kara Mustafa paiera mille fois sa trahison, et nous massacrerons chaque homme, chaque femme et chaque enfant de cette maudite boutique pour venger notre nom ! Comme des hussards ailés, vous passerez sur eux, car vous êtes certes stupides,

mais courageux ! Allons tuer ! Dieu avec nous ! »

Les hussards ailés hurlaient d'un enthousiasme démentiel et leurs yeux brillaient d'impatience à l'idée de la bataille à venir. Ils savaient que Ma Barker n'avait aucune limite et qu'elle était prête à tout pour détruire ses ennemis de la manière la plus cruelle possible.

Pendant ce temps, le bruit à la Pomme d'Or n'était pas passé inaperçu, mais comme dans ce quartier peu huppé, un certain tapage faisait partie de la couleur locale. Finalement, Kara Mustafa, agacé, avait cependant chargé deux patrouilleurs, qui venaient d'être envoyés par le chef de la police corrompu en personne pour collecter des fonds, de venir voir ce qui se passait. Les deux garçons de courses en uniforme venaient de quitter le kebab lorsque la bouchère folle a mis en marche son énorme tronçonneuse et s'est précipitée à la tête de sa troupe sur les deux malheureux en hurlant comme un démon venu de l'enfer, telle une bête issue de mythes oubliés depuis longtemps. Tandis que le policier à l'allure plutôt féminine s'échappait en hurlant comme une petite fille dans la 'pomme d'or', son collègue plus corpulent tombait dans une sorte de torpeur qui durait jusqu'à ce que Ma Barker le démembrât dans les règles de l'art comme un cochon trop gros.

V : Greenwashing

Après avoir quitté le gratte-ciel délabrée, la druidesse, accompagnée d'une foule de créatures transformées, a parcouru les terres désolées du quartier délabré. Entourée d'une aura de mystère et de la puissance d'un monde oublié, la mort-vivante arriva sur le champ de bataille de la Pomme d'Or, qui ressemblait désormais à une mer de sang et de désespoir.

Tandis que le policier restant se cachait lâchement dans les toilettes de la Pomme d'or et pleurait sans retenue, tremblant de peur, les « hussards ailés » de Ma Barker avaient fait des ravages dans la bande de Kara Mustafa, dont le chef préférait garder sa précieuse vie pour les combats futurs en effectuant un repli stratégique individuel. Mais la horde de la grosse Berta a également subi de lourdes pertes en raison de l'usage intensif des armes à feu par ses adversaires. Malgré la cruauté du combat, certains combattants ont été déconcertés par l'apparition de l'étrange groupe. Ce n'était toutefois pas le cas de la folle de la boucherie porcine qui, telle une furie sauvage et malgré plusieurs blessures par balle, riait follement dans une frénésie de sang, découpant tout ce qui passait devant sa tronçonneuse.

La druidesse décida alors de mettre fin au conflit dans un premier temps. Elle leva la main et, d'un seul geste mystérieux, transforma les combattants en rats galeux. Un piaillage horrifié et chétif emplit l'air lorsque les combattants autrefois puissants devinrent soudain des animaux sans défense. La grosse Berta, quant à elle, se transforma en une image de pierre d'un puissant sanglier d'une laideur remarquable.

La magicienne mort-vivante regardait le champ de bataille pacifié, les yeux remplis d'un savoir et d'une satisfaction ancestraux. La cruelle bataille était terminée et les membres du gang, devenus des rongeurs, préféraient s'éloigner précipitamment pour se cacher dans toutes sortes d'endroits peu recommandables.

La gardienne de la nature ressuscitée se tenait au milieu de la misérable cité d'immeubles, sa silhouette entourée de l'éclat du pouvoir des anciens dieux oubliés, et décidait maintenant d'achever son œuvre. Les mains en l'air, elle déchaîna une véritable tempête de magie qui balaya l'ensemble de la zone pour recréer une image de l'ancienne forêt druidique. Les rues se transformèrent en bosquets sans fond, les voitures garées en arbres, les bouches d'incendie en sources.

Finalement, sous leur influence, le désert de béton s'est transformé en une jungle nordique avec des arbres qui se dressaient majestueusement et dont le sol était recouvert d'une verdure luxuriante. En fonction de leurs caractéristiques, les habitants autrefois humanoïdes de ce complexe hostile à l'homme ont été intégrés à la faune locale, de sorte que Jean, par exemple, a pu garder en permanence sa forme d'ours et que le policier craintif est devenu un mignon petit lapin. L'air était rempli du chant des oiseaux et du murmure des ruisseaux, tandis que le soleil perçait à travers les épais toits de feuilles.

Finalement, lorsque la tempête de magie s'estompa, le quartier des gratte-ciel tomba hors de l'espace-temps, disparaissant dans les brumes de l'oubli, de sorte qu'aucun homme avide ne puisse détruire l'équilibre et les merveilles de la nature.

© 2024 Q.A.Juyub

Diese PDF wurde erstellt durch das [Schreiber Netzwerk](#)